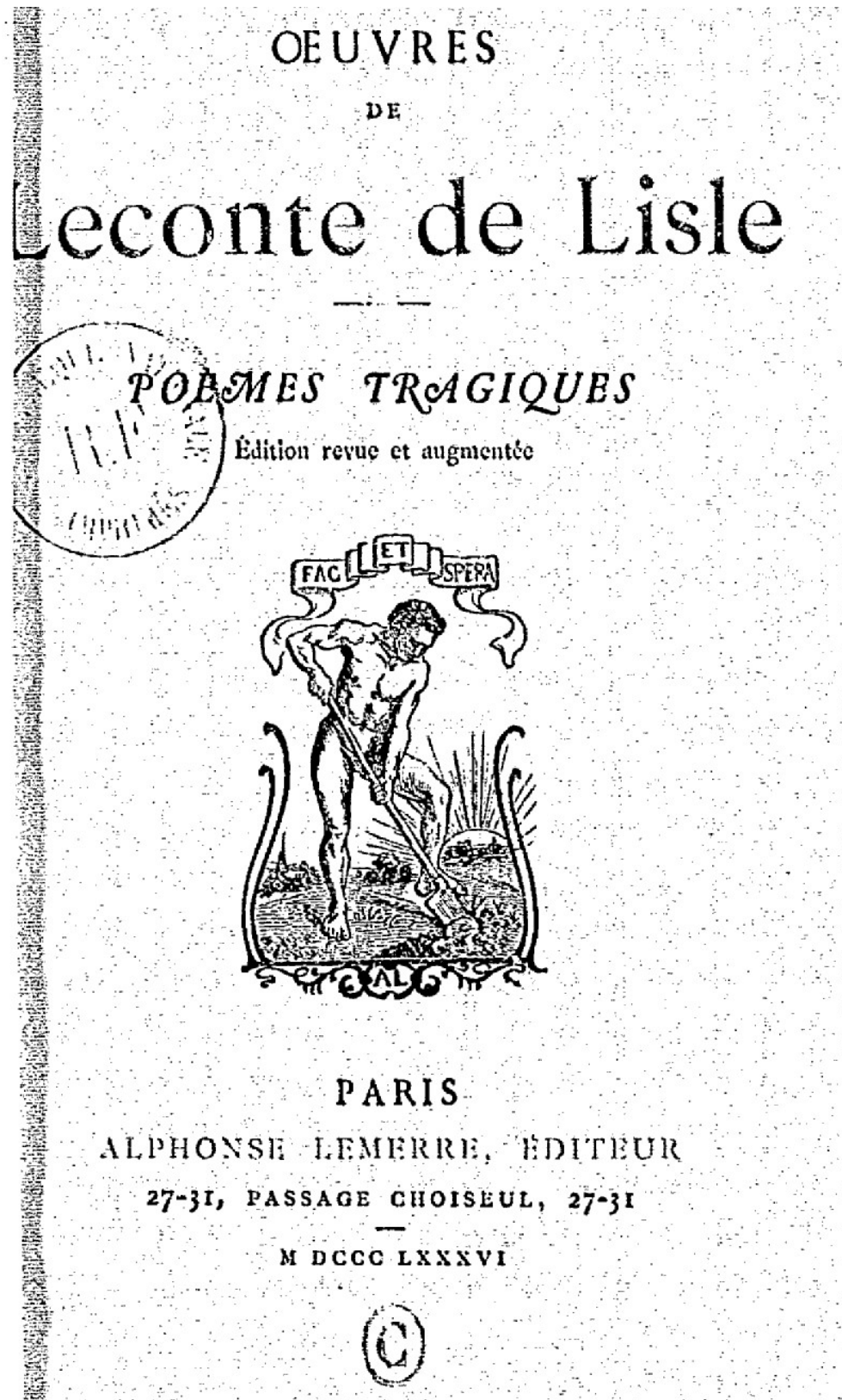


Poèmes tragiques



Leconte de Lisle

1884

L'auteur

Leconte de Lisle



Leconte de Lisle est un poète français, né le 22 octobre 1818 à Saint-Paul sur l'île de la Réunion et mort le 17 juillet 1894 à Voisins.

À un poète mort

Sonnet.

Toi dont les yeux erraient, altérés de lumière,
De la couleur divine au contour immortel
Et de la chair vivante à la splendeur du ciel,
Dors en paix dans la nuit qui scelle ta paupière.

Voir, entendre, sentir ? Vent, fumée et poussière.
Aimer ? La coupe d'or ne contient que du fiel.
Comme un Dieu plein d'ennui qui déserte l'autel,
Rentre et disperse-toi dans l'immense matière.

Sur ton muet sépulcre et tes os consumés
Qu'un autre verse ou non les pleurs accoutumés,
Que ton siècle banal t'oublie ou te renomme ;

Moi, je t'envie, au fond du tombeau calme et noir,
D'être affranchi de vivre et de ne plus savoir
La honte de penser et l'horreur d'être un homme !

Dans le ciel clair

Dans le ciel clair rayé par l'hirondelle alerte,
Le matin qui fleurit comme un divin rosier
Parfume la feuillée étincelante et verte
Où les nids amoureux, palpitants, l'aile ouverte,
A la cime des bois chantent à plein gosier
Le matin qui fleurit comme un divin rosier
Dans le ciel clair rayé par l'hirondelle alerte.

En grêles notes d'or, sur les graviers polis,
Les eaux vives, filtrant et pleuvant goutte à goutte,
Caressent du baiser de leur léger roulis
La bruyère et le thym, les glaïeuls et les lys ;
Et le jeune chevreuil, que l'aube éveille, écoute
Les eaux vives filtrant et pleuvant goutte à goutte
En grêles notes d'or sur les graviers polis.

Le long des frais buissons où rit le vent sonore,
Par le sentier qui fuit vers le lointain charmant
Où la molle vapeur bleuit et s'évapore,
Tous deux, sous la lumière humide de l'aurore,
S'en vont entrelacés et passent lentement
Par le sentier qui fuit vers le lointain charmant,
Le long des frais buissons où rit le vent sonore.

La volupté d'aimer clôt à demi leurs yeux,
Ils ne savent plus rien du vol de l'heure brève,
Le charme et la beauté de la terre et des cieux
Leur rendent éternel l'instant délicieux,
Et, dans l'enchantement de ce rêve d'un rêve,
Ils ne savent plus rien du vol de l'heure brève,
La volupté d'aimer clôt à demi leurs yeux.

Dans le ciel clair rayé par l'hirondelle alerte
L'aube fleurit toujours comme un divin rosier ;
Mais eux, sous la feuillée étincelante et verte,
N'entendront plus, un jour, les doux nids, l'aile ouverte,
Jusqu'au fond de leur cœur chanter à plein gosier
Le matin qui fleurit comme un divin rosier
Dans le ciel clair rayé par l'hirondelle alerte.

Épiphanie

Elle passe, tranquille, en un rêve divin,
Sur le bord du plus frais de tes lacs, ô Norvège !
Le sang rose et subtil qui dore son col fin
Est doux comme un rayon de l'aube sur la neige.

Au murmure indécis du frêne et du bouleau,
Dans l'étincellement et le charme de l'heure,
Elle va, reflétée au pâle azur de l'eau
Qu'un vol silencieux de papillons effleure.

Quand un souffle furtif glisse en ses cheveux blonds,
Une cendre ineffable inonde son épaule ;
Et, de leur transparence argentant leurs cils longs,
Ses yeux ont la couleur des belles nuits du Pôle.

Purs d'ombre et de désir, n'ayant rien espéré
Du monde périssable où rien d'ailé ne reste,
Jamais ils n'ont souri, jamais ils n'ont pleuré,
Ces yeux calmes ouverts sur l'horizon céleste.

Et le Gardien pensif du mystique oranger
Des balcons de l'Aurore éternelle se penche,
Et regarde passer ce fantôme léger
Dans les plis de sa robe immortellement blanche.

La chasse de l'aigle

L'aigle noir aux yeux d'or, prince du ciel mongol,
Ouvre, dès le premier rayon de l'aube claire,
Ses ailes comme un large et sombre parasol.

Un instant immobile, il plane, épie et flaire.
Là-bas, au flanc du roc crevassé, ses aiglons
Érigent, affamés, leurs cous au bord de l'aire.

Par la steppe sans fin, coteau, plaine et vallons,
L'oeil luisant à travers l'épais crin qui l'obstrue,
Pâturent, çà et là, des hardes d'étalons.

L'un d'eux, parfois, hennit vers l'aube ; l'autre rue ;
Ou quelque autre, tordant la queue, allègrement,
Pris de vertige, court dans l'herbe jaune et drue.

La lumière, en un frais et vif pétilllement,
Croît, s'élance par jet, s'échappe par fusée,
Et l'orbe du soleil émerge au firmament.

À l'horizon subtil où bleuit la rosée,
Morne dans l'air brillant, l'aigle darde, anxieux,
Sa prunelle infaillible et de faim aiguisée.

Mais il n'aperçoit rien qui vole par les cieux,
Rien qui surgisse au loin dans la steppe aurorale,
Cerf ni daim, ni gazelle aux bonds capricieux.

Il fait claquer son bec avec un âpre râle ;
D'un coup d'aile irrité, pour mieux voir de plus haut,
Il s'enlève, descend et remonte en spirale.

L'heure passe, l'air brûle. Il a faim. À défaut
De gazelle ou de daim, sa proie accoutumée,
C'est de la chair, vivante ou morte, qu'il lui faut.

Or, dans sa robe blanche et rase, une fumée
Autour de ses naseaux roses et palpitants,
Un étalon conduit la hennissante armée.

Quand il jette un appel vers les cieux éclatants,
La harde, qui tressaille à sa voix fière et brève,

Accourt, l'oreille droite et les longs crins flottants.

L'aigle tombe sur lui comme un sinistre rêve,
S'attache au col troué par ses ongles de fer
Et plonge son bec courbe au fond des yeux qu'il crève.

Cabré, de ses deux pieds convulsifs battant l'air,
Et comme empanaché de la bête vorace,
L'étalon fait dans l'ombre ardente de l'enfer.

Le ventre contre l'herbe, il fuit, et, sur sa trace,
Ruisselle de l'orbite excave un flux sanglant ;
Il fuit, et son bourreau le mange et le harasse.

L'agonie en sueur fait haleter son flanc ;
Il renâcle, et secoue, enivré de démente,
Cette grande aile ouverte et ce bec aveuglant.

Il franchit, furieux, la solitude immense,
S'arrête brusquement, sur ses jarrets ployé,
S'abat et se relève et toujours recommence.

Puis, rompu de l'effort en vain multiplié,
L'écume aux dents, tirant sa langue blême et rêche,
Par la steppe natale il tombe foudroyé.

Là, ses os blanchiront au soleil qui les sèche ;
Et le sombre Chasseur des plaines, l'aigle noir,
Retourne au nid avec un lambeau de chair fraîche,

Ses petits affamés seront repus ce soir.

La lampe du ciel

Par la chaîne d'or des étoiles vives
La Lampe du ciel pend du sombre azur
Sur l'immense mer, les monts et les rives.
Dans la molle paix de l'air tiède et pur.
Bercée au soupir des houles pensives,
La Lampe du ciel pend du sombre azur
Par la chaîne d'or des étoiles vives.

Elle baigne, emplit l'horizon sans fin
De l'enchantement de sa clarté calme ;
Elle argente l'ombre au fond du ravin,
Et, perlant les nids posés sur la palme,
Qui dorment, légers, leur sommeil divin,
De l'enchantement de sa clarté calme
Elle baigne, emplit l'horizon sans fin.

Dans le doux abîme, ô Lune, où tu plonges,
Es-tu le soleil des morts bienheureux,
Le blanc paradis où s'en vont leurs songes ?
Ô monde muet, épanchant sur eux
De beaux rêves faits de meilleurs mensonges,
Es-tu le soleil des morts bienheureux,
Dans le doux abîme, ô Lune, où tu plonges ?

Toujours, à jamais, éternellement,
Nuit ! Silence ! Oubli des heures amères !
Que n'absorbez-vous le désir qui ment,
Haine, amour ; pensée, angoisse et chimères ?
Que n'apaisez-vous l'antique tourment,
Nuit ! Silence ! Oubli des heures amères !
Toujours, à jamais, éternellement ?

Par la chaîne d'or des étoiles vives,
Ô Lampe du ciel, qui pends de l'azur,
Tombe, plonge aussi dans la mer sans rives !
Fais un gouffre noir de l'air tiède et pur
Au dernier soupir des houles pensives,
Ô Lampe du ciel, qui pends de l'azur
Par la chaîne d'or des étoiles vives !

L'apothéose de Mouça-al-Kébyr

La royale Damas, sous les cieux clairs et calmes,
Dans la plaine embaumée et qui sommeille encor,
Parmi les caroubiers, les jasmins et les palmes,
Monte comme un grand lys empli de gouttes d'or.

L'orient se dilate et pleut en gerbes roses,
La tourelle pétille et le dôme reluit,
L'aile du vent joyeux porte l'odeur des roses
Au vieux Liban trempé des larmes de la nuit.

Tout s'éveille, l'air frais vibre de chants et d'ailes,
L'étalon syrien se cabre en hennissant,
Et du haut des toits plats les cigognes fidèles
Regardent le soleil jaillir d'un bond puissant.

Au-dessus des mûriers et des verts sycomores,
Au rebord dentelé des minarets, voilà
Les mouazzin criant en syllabes sonores :
À la prière ! À la prière ! Allah ! Allah !

Âniers et chameliers amènent par les rues
Onagres et chameaux chargés de fardeaux lourds ;
Les appels, les rumeurs confusément accrues
Circulent à travers bazars et carrefours.

Juifs avec l'écritoire aux reins et les balances,
Marchands d'ambre, de fruits, d'étoffes et de fleurs,
Cavaliers du désert armés de hautes lances
Qui courent çà et là parmi les chiens hurleurs ;

Batteurs de tambourins, joueurs de flûtes aigres,
Émyrs et mendiants, et captifs étrangers,
Et femmes en litière aux épaules des nègres,
Dardant leurs yeux aigus sous leurs voiles légers.

La multitude va, vient, s'agite et se mêle
Par flots bariolés entre les longs murs blancs,
Comme une mer mouvante et murmurant comme elle,
Tandis que le jour monte aux cieux étincelants.

Et la chaude lumière inonde la nuée,
La cendre du soleil nage dans l'air épais ;

L'oiseau dort sous la feuille à peine remuée,
Et toute rumeur cesse, et midi brûle en paix.

C'est l'heure où le khalyfe, avant la molle sieste,
Au sortir du harem embaumé de jasmin,
Entend et juge, tue ou pardonne d'un geste,
Ayant l'honneur, la vie et la mort dans sa main.

Voici. Le dyouân s'ouvre. De place en place,
Chaque verset du livre, aux parois incrusté,
En lettres de cristal et d'argent s'entrelace
Du sol jusqu'à la voûte et sans fin répété.

Sous le manteau de laine et la cotte de mailles
Et le cimier d'où sort le fer d'épieu carré,
Les émyrs d'Orient dressent leurs hautes tailles
Autour de Soulymân, l'ommyade sacré.

Les imâms de la Mekke, immobiles et graves,
Sont là, l'écharpe verte enroulée au front ras,
Et les chefs de tribus chasseresses d'esclaves
Dont le soleil d'Égypte a corrodé les bras.

Au fond, vêtus d'acier, debout contre les portes,
De noirs éthiopiens semblent, silencieux,
Des spectres de guerriers dont les âmes sont mortes,
Sauf qu'un éclair rapide illumine leurs yeux.

Croisant ses pieds chaussés de cuir teint de cinabre,
Le khalyfe, appuyé du coude à ses coussins,
La main au pommeau d'or emperlé de son sabre,
Songe, l'esprit en proie à de sombres desseins.

Car les temps ne sont plus de la grandeur austère.
Le chamelier divin et le bon corroyeur,
Aly, le saint d'Allah, ont déserté la terre,
Ayant fait de leur âme un ciel intérieur.

Cléments pour les vaincus de la lutte guerrière,
Ils méditaient parmi les humbles à genoux ;
Le poil de leurs chameaux, tissé dans la prière,
Non la pourpre, ceignait leurs fronts mâles et doux.

Hélas ! Ils sont allés par delà les étoiles,
Et, livrant leur puissance à de vils héritiers,

S'ils vivent dans la gloire éternelle et sans voiles,
Pour le monde orphelin ils sont morts tout entiers.

L'ommyade est rongé de soupçons et d'envie.
Ses lourds coffres d'ivoire et de cèdre embaumé
Débordent, mais qui sait la soif inassouvie
D'un cœur que l'avarice impure a consumé ?

Le hadjeb de l'empire, huissier du seuil auguste,
Qui tient le sceau, l'épée et le sceptre, trois fois
Prosterné, dit : — Très grand, très sévère et très juste !
Bouclier de l'Islam, protecteur des trois lois !

Œil du glorifié, khalyfe du prophète,
Qui règle l'univers du levant au couchant
Par la force invincible et l'équité parfaite !
Délices du fidèle et terreur du méchant !

Ainsi qu'il est écrit aux sourates du livre,
Puisqu'il faut rendre compte et payer ce qu'on doit,
L'homme est prêt : il attend de mourir ou de vivre.
J'ai parlé. — Soulymân écoute et lève un doigt.

Les tentures de soie, aussitôt repliées,
S'ouvrent. Un grand vieillard, sous des haillons de deuil,
La tête et les pieds nus et les deux mains liées,
Maigre comme un vieil aigle, apparaît sur le seuil.

Sa barbe, en lourds flocons, sur sa large poitrine,
Plus blanche que l'écume errante de la mer,
Tombe et pend. Le dédain lui gonfle la narine
Et dans l'orbite cave allume son œil fier.

Un sillon rouge encore, une âpre cicatrice,
Du crâne au sourcil droit traverse tout le front
Qui se dresse, bravant l'envie accusatrice,
Indigné sous l'outrage et hautain sous l'affront.

Ceux d'Yémen, d'Hedjaz, de Syrie et d'Afrique,
Pour le laisser passer s'écartent un moment,
Et lui, sans incliner sa stature héroïque,
Devant le maître assis s'arrête lentement.

L'un foudroyé, croulé du plus haut de ses rêves,
L'autre en un rire amer faisant luire ses dents,

Comme le double éclair qui jaillit de deux glaives,
Ils échangent leur haine avec des yeux ardents.

Or, feignant par mépris de méconnaître l'homme,
Soulymân dit : — Quel est cet esclave, ô Hadjeb ?
Qu'a-t-il fait ? — C'est un traître, ô Khalyfe ! Il se nomme
Mouça-Ben-Noçayr, l'ouali du Maghreb.

Non content d'opprimer l'Afrique et de soumettre
À son joug usurpé les émyrs, ses égaux,
Sans attendre ton ordre et ton signal, ô maître,
Il a passé la mer et combattu les Goths.

Pareil au noir vautour qui rôde à grands coups d'aile,
Il s'est gorgé du sang, de la chair et de l'or
Du chrétien idolâtre et du juif infidèle,
Volant ainsi ton bien et pillant ton trésor.

Il a voulu, rompant l'unité de l'empire,
Ivre d'orgueil, d'envie et de rapacité,
En haine de celui par qui l'Islam respire,
Séparer l'orient du couchant révolté.

Oubliant qu'il n'était qu'une impure poussière
Qu'un souffle de ta bouche emporte en tourbillons,
Il a rêvé d'enfler sa fortune grossière
Jusqu'au faîte sublime où nous te contemplons.

Et qui sait — Car tout homme ambitieux et louche
S'enfonce au noir chemin par le maudit tracé —
S'il ne reniait Dieu du cœur et de la bouche
Pour le fils de la vierge et son culte insensé ?

Si, relevant ceux-là qu'il renversait naguère,
À ses mauvais désirs donnant ces vils soutiens,
Il ne voulait livrer ses compagnons de guerre
Aux vengeances des chiens juifs et des loups chrétiens ?

Aussi bien, trahissant le secret de leur âme,
Pour assurer leur crime et mieux tendre leurs rets,
Son fils, Abd-Al-Azyz, n'a-t-il point pris pour femme
La veuve du roi goth qui mourut à Xérès ?

Mais ta haute raison qui jamais ne trébuche
Sait rompre les desseins que l'infidèle ourdit.

Le renard, ô Khalyfe, est tombé dans l'embûche.
Le voici. Juge, absous ou condamne. J'ai dit. —

Alors, le vieux Mouça, faisant sonner sa chaîne
Et sur son âpre front levant ses bras pesants,
Cria : — Honte au mensonge et silence à la haine
Qui bave sur l'honneur de mes quatre-vingts ans !

Louanges au très-haut, l'unique ! Car nous sommes
De vains spectres. Il est immuable et vivant.
Il voit la multitude innombrable des hommes,
Et comme la fumée il la dissipe au vent.

Gloire au très-haut ! Lui seul est éternel. Le monde
Est périssable et vole au suprême moment ;
Mais lui, roulant les cieus dans sa droite profonde,
Enflera le clairon du dernier jugement.

Les cœurs seront à nu devant son œil sublime,
Et sur le pont Syrath, plus tranchant qu'un rasoir,
Le juste passera sans tomber dans l'abîme,
Tel qu'un éclair qui fend l'ombre épaisse du soir.

De musc et de benjoin et de nard parfumées,
Ses blessures luiront mieux que l'aurore au ciel.
Allah fera jaillir pour ses lèvres charmées
Quatre fleuves de lait, de vin pur et de miel.

Les vierges, au front ceint de roses éternelles,
Dont les yeux sont plus clairs que nos soleils d'été
Et si doux, qu'un regard tombé de leurs prunelles
Enivrerait Yblis soumis et racheté ;

Les célestes hûris, que rien d'impur ne fane,
Blanches comme le lys, pures comme l'encens,
Entre leurs bras légers, sur leur sein diaphane,
Multiplieront l'ardeur sans déclin de ses sens.

Puis, par delà les jours, les siècles et l'espace,
Dans le bonheur sans fin au croyant réservé,
Il verra le très-haut, l'unique, face à face,
Et saura ce que nul n'a conçu, ni rêvé !

Mais, pour le vil chacal qui vient mordre et déchire
Le vieux lion sanglant au bord de son tombeau,

Le souille de sa bave, et, devant qu'il expire,
Le dévore dans l'ombre et lambeau par lambeau ;

Pour le lâche, qu'il soit émyr, Hadjeb, Khalyfe,
Qui blêmit de la gloire éclatante d'autrui,
Yblis le lapidé le prendra dans sa griffe
Et crachera d'horreur et de dégoût sur lui.

Qu'ai-je à dire, sinon rien ? Car ma tâche est faite.
J'ai vécu de longs jours et je meurs, c'est la loi.
Mon sang, ma vie, Allah, les anges, le prophète,
Plus haut que le tonnerre ont répondu pour moi.

— Traître ! N'atteste pas le saint nom que tu souilles,
Dit Soulymân. Réponds, confesse ton forfait.
Les vingt couronnes d'or des goths et les dépouilles
Des royales cités, voleur ! Qu'en as-tu fait ?

Plus d'insolent silence ou de ruse subtile !
Les émyrs d'Occident t'accusent de concert.
Rends ces trésors pour prix de ta vie inutile
Et va cacher ta honte aux sables du désert.

— Fais plutôt rendre gorge à ce troupeau d'esclaves
Qu'engraisse la rançon des peuples et des rois,
Dit Mouça. J'ai parlé. Les sages et les braves,
Ô Khalyfe ! Apprends-le, ne parlent pas deux fois. —

Tout pâle, Soulymân se lève de son siège :
— Liez, tête et pieds nus, ce traître, et le traînez
Sur un âne, à rebours, et qu'il ait pour cortège
La fange et les cailloux et les cris forcenés !

Qu'un eunuque le tienne au cou par une corde ;
Que dans sa chair, saignant de l'épaule à l'orteil,
À chaque carrefour le fouet qui siffle morde,
Et tranchez-lui la tête au coucher du soleil !

Allez, et sachez tous qu'il n'est point de refuge
Devant mon infaillible et sévère équité.
— Soit ! Dit Mouça. L'arrêt, par Allah ! Vaut le juge.
Khalyfe ! Songe à moi dans ton éternité. —

À travers la huée et les coups, par la ville,
Sur un âne poussif bon pour d'abjects fardeaux,

Le vieux guerrier, vêtu de quelque loque vile,
Impassible, s'en va, les poings liés au dos.

La multitude hurle et le poursuit. Les pierres
Volent, heurtant sa face et meurtrissant ses bras.
Le fouet coupe ses reins saignants. Mais ses paupières
Sont closes. Il ne voit, n'entend rien, ne sent pas.

Son âme s'en retourne aux splendides années
Qui semblaient ne jamais décroître ni s'enfuir,
Où, méditant déjà ses hautes destinées,
Il quittait l'Yémen et sa tente de cuir ;

Où, farouche, enivré de jeunesse et de force,
Il criait vers le ciel, ainsi qu'un lionceau
Qui s'essaie à rugir et déchire l'écorce
Des durs dattiers dont l'ombre abrita son berceau.

Il revoit ses combats de Syrie et de Perse,
Et l'Égypte et Carthage et le désert ardent,
Et les rudes tribus qu'il pourchasse et disperse
Des gorges de l'Atlas à la mer d'Occident ;

Puis, le détroit franchi par les barques berbères,
Et son noble étalon qui, hérissant ses crins,
Pour fouler le premier le sol des vieux ibères,
Saute parmi l'écume et les embruns marins ;

Les assauts furieux des hautes citadelles,
La mêlée où, debout sur le large étrier,
Le sabre au poing, trouant les hordes infidèles,
Il buvait à longs traits l'ivresse du guerrier ;

Et les bandes de goths aux lourdes tresses rousses
Fuyant, la lance aux reins, par les vals et les monts,
Et les noirs cavaliers du Maghreb à leurs trousses
Bondissant et hurlant comme un vol de démons !

Allah ! Jours de triomphe, heures illuminées
Par l'héroïque orgueil hérité des aïeux !
Quand, du mont de Tharyq jusques aux Pyrénées,
L'étendard de l'Islam flottait victorieux ;

Quand les chrétiens, traqués aux rocs des Asturies,
Sur les sommets neigeux, au fond des antres sourds,

Loin des belles cités et des plaines fleuries
Vivaient avec les loups, les aigles et les ours !

Mouça, dans ses liens, hausse toute sa taille,
Et sous ses sourcils blancs darde des yeux en feu :
— Ô croyants ! Balayez de bataille en bataille
Ces chiens blasphémateurs du prophète de Dieu !

Semblables aux torrents tombés des cimes blanches,
Sur le pays d'Afrank ruez-vous, mes lions !
À vous les fruits dorés qui font ployer les branches,
La beauté de la vierge et le grain des sillons !

Enseignez la loi sainte à l'idolâtre immonde !
Ni trêve ni repos à ces buveurs de vin !
Portez le nom d'Allah jusqu'aux confins du monde
Et ne vous reposez qu'au paradis divin ! —

Ainsi parle le vieux héros dans son délire.
Et la boue et la pierre, et l'injure et les coups,
Et la clameur féroce et l'exécration
Le submergent comme un assaut de mille loups.

Mais, au Liban lointain, la flamme occidentale,
Par flots rouges, s'enflant de parois en parois,
Inonde les rochers qu'elle allume, et s'étale
Sur les cèdres anciens, immobiles et droits.

C'est l'heure de la mort. Le supplice est au terme.
Voici le carrefour funèbre et le pavé.
Un sombre éthiopien dégaîne d'un poing ferme
Le sabre grêle et long tant de fois éprouvé.

La foule, alors, dont œil multiple se dilate,
Voit se transfigurer l'homme aux membres sanglants.
Ses haillons sont d'azur, d'argent et d'écarlate ;
La cotte d'acier clair luit et sonne à ses flancs.

Il n'est plus garrotté sur le morne squelette
Qu'un eunuque abruti traîne par le licou,
Et qui geint de fatigue, et qui bute, et halète,
Et tend son maigre col d'un air sinistre et fou.

Eunuque, éthiopien, âne poussif et gauche,
Tout s'efface. Lui seul surgit, l'épée en main.

Sa barbe et ses cheveux rayonnent. Il chevauche
La créature auguste aux lèvres de carmin,

Aux serres d'aigle, avec dix blanches paires d'ailes,
Al-Boraq, dont la croupe est comme un bloc vermeil,
Et qui, telle qu'un paon constellé de prunelles,
Élargit la splendeur de sa queue au soleil.

Agitant ses crins d'or, la céleste cavale,
Dans la sérénité de l'air silencieux,
D'une odeur ineffable embaume l'intervalle
Qu'elle a franchi d'un bond en s'envolant aux cieux.

Elle plane, elle va, majestueuse et fière.
De ses beaux yeux de vierge et du divin poitrail
Sortent d'éblouissants effluves de lumière
Dont ruisselle sa plume ouverte en éventail.

Tous deux, loin des rumeurs confuses de la terre,
En un magique essor, irrésistible et sûr,
Montent. Leur gloire emplit l'espace solitaire ;
Ils touchent aux confins suprêmes de l'azur.

Comme une torche immense ardemment secouée,
Le couchant fait jaillir jusqu'à l'orient noir
Le sombre et magnifique éclat de la nuée,
Et Mouça disparaît dans la pourpre du soir.

La résurrection d'Adonis

L'aurore désirée, ô filles de Byblos,
A déployé les plis de son riche péplos !
Ses yeux étincelants versent des pierreries
Sur la pente des monts et les molles prairies,
Et, dans l'azur céleste où sont assis les dieux,
Elle rit, et son vol, d'un souffle harmonieux,
Met une écume rose aux flots clairs de l'Oronte.
Ô vierges, hâtez-vous ! Mêlez d'une main prompte,
Parmi vos longs cheveux d'or fluide et léger,
Le myrte et le jasmin aux fleurs de l'oranger,
Et, dans l'urne d'agate et le creux térébinthe,
Le vin blanc de Sicile au vin noir de Korinthe.
Ô nouveau-nés du jour, par mobiles essaims,
Effleurez, papillons, la neige de leurs seins !
Colombes, baignez-les des perles de vos ailes !
Rugissez, ô lions ! Bondissez, ô gazelles !
Vous, ô lampes d'onyx, vives d'un feu changeant,
Parfumez le parvis où sur son lit d'argent
Adonis est couché, le front ceint d'anémones !
Et toi, cher Adonis, le plus beau des daimones,
Que l'ombre du Hadès enveloppait en vain,
Bien-aimé d'Aphrodite, ô jeune homme divin,
Qui sommeillais hier dans les champs d'asphodèles !
Adonis, qu'ont pleuré tant de larmes fidèles
Depuis l'heure fatale où le noir sanglier
Fleurit de ton cher sang les ronces du hallier !
Bienheureux Adonis, en leurs douces caresses
Les vierges de Byblos t'enlacent de leurs tresses !
Éveille-toi, souris à la clarté des cieux,
Bois le miel de leur bouche et l'amour de leurs yeux !

L'astre rouge

Sur les continents morts, les houles léthargiques
Où le dernier frisson d'un monde a palpité
S'enflent dans le silence et dans l'immensité ;
Et le rouge Sahil, du fond des nuits tragiques,
Seul flambe, et darde aux flots son œil ensanglanté.

Par l'espace sans fin des solitudes nues,
Ce gouffre inerte, sourd, vide, au néant pareil,
Sahil, témoin suprême, et lugubre soleil
Qui fait la mer plus morne et plus noires les nues,
Couve d'un œil sanglant l'universel sommeil.

Génie, amour, douleur, désespoir, haine, envie,
Ce qu'on rêve, ce qu'on adore et ce qui ment,
Terre et Ciel, rien n'est plus de l'antique Moment.
Sur le songe oublié de l'Homme et de la Vie
L'Œil rouge de Sahil saigne éternellement.

La tête de Kenwarc'h

Loin du cap de Penn'hor, où hurlait la mêlée
Sombre comme le rire amer des grandes eaux,
Bonds sur bonds, queue au vent, crinière échevelée,
Va ! Cours, mon bon cheval, en ronflant des naseaux.

Qu'il est sombre, le rire amer des grandes Eaux !

Franchis roc, val, colline et bruyère fleurie.
Sur le funèbre cap que la mer ronge et bat,
Kenwarc'h le chevelu, le vieux loup de Kambrie,
Gît, mort, dans la moisson épaisse du combat.

Oh ! Le cap de Penn'hor que la mer ronge et bat !

Cris et râles ont fait silence sous la nue :
L'âme des braves vole à l'étoile du soir,
La tête de Kenwarc'h pend sur ma cuisse nue
Et d'un flux rouge et chaud asperge ton poil noir.

L'âme farouche vole à l'étoile du soir !

Oc'h ! Le corbeau joyeux fouille sa blanche gorge ;
Moi, j'emporte sa tête aux yeux naguère ardents.
Par lourds flocons, pareille à la mousse de l'orge,
L'écume, avec le sang, filtre à travers ses dents.

Voici sa tête blême aux yeux naguère ardents !

Je ne l'entendrai plus, cette tête héroïque,
Sous la torque d'or roux commander et crier ;
Mais je la planterai sur le fer de ma pique :
Elle ira devant moi dans l'ouragan guerrier.

Oc'h ! Oc'h ! C'est le Saxon qui l'entendra crier !

Elle me mènera, Kenwarc'h ! Jusques au lâche
Qui t'a troué le dos sur le cap de Penn'hor.
Je lui romprai le cou du marteau de ma hache
Et je lui mangerai le cœur tout vif encor !

Kenwarc'h ! Loup de Kambrie ! oh ! le Cap de Penn'hor !

Le chapelet des Mavromikhalis

Les Mavromikhalis, les aigles du vieux Magne,
Ont traqué trois cents Turks dans le défilé noir,
Et, de l'aube à midi, font siffler et pleuvoir
Balles et rocs du faîte ardu de la montagne.

L'amorce sèche brûle et jaillit par éclair
D'où sort en tournoyant la fumerolle grêle ;
L'écho multiplié verse comme une grêle
Les coups de feu pressés qui crépitent dans l'air.

Une âcre odeur de poudre et de chaudes haleines
S'exhale de la gorge étroite aux longs circuits
Qui mêle, en un vacarme enflé de mille bruits,
Le blasphème barbare aux injures hellènes :

— Saint Christ ! — Allah ! Chacals ! — Porcs sans prépuce ! — Tiens !
Crache ton âme infecte au diable qui la happe ! —
À l'assaut ! Que pas un de ces voleurs n'échappe !
Sus ! La corde et le pal à ces chiens de Chrétiens ! —

Arrivez, mes agneaux, qu'on vous rompe les côtes ! —
Tels les rires, les cris, les exécutions,
Râles de mort, fureurs et détonations
Vont et viennent sans fin le long des parois hautes.

Et tous les circoncis, effarés et hurlants,
Parmi les buissons roux et les vignes rampantes
Montent, la rage au ventre, et roulent sur les pentes,
Et s'arrachent la barbe avec leurs poings sanglants.

Les femmes du Pyrgos, en de tranquilles poses,
D'en haut, sur le massacre ouvrent de larges yeux,
Tandis que leurs garçons font luire, tout joyeux,
Leurs dents de jeunes loups entre leurs lèvres roses.

Par la Vierge ! La chose est faite. Le dernier
Des Turks crève, le poil roidi sur sa peau rêche.
Les oiseaux carnassiers, gorgés de viande fraîche,
Deviendront gras à lard dans ce riche charnier.

— Alerte ! Tranchez-moi ces crânes d'infidèles,
Dit le chef. En guirlande à mon mur clouez-les.

Ce sera le plus beau de tous mes chapelets,
Et j'y ferai nicher les bonnes hirondelles ! —

Pendant bien des étés, bien des mornes hivers,
Le roi du Magne a vu, le long de sa muraille,
Ces têtes, dont la peau se dessèche et s'éraille,
Blanchir, chacune au clou qui s'enfonce au travers.

Depuis, tous sont morts, lui, ses enfants et ses proches,
Par la balle ou le sabre, ou vaincus ou vainqueurs.
Leur souvenir farouche emplit les jeunes cœurs,
Et leurs spectres, la nuit, hantent les sombres roches.

C'étaient des hommes durs, violents et hardis,
Âpres à la vengeance, orgueilleux de leur race,
Ne sachant demander merci, ni faire grâce,
Et, pour cela, certains d'aller en paradis.

Au rebord du ravin abrupt et sans issue,
Sous la ronce, au milieu des sauvages mûriers,
L'ancien Pyrgos, gercé par les ans meurtriers,
Dresse encore sa masse ébréchée et moussue.

Les crânes turks, autour, luisent comme des lys ;
Et le berger, vêtu de sa cote de laine,
Qui paît ses moutons noirs au-dessus de la plaine,
Sourit au chapelet des Mavromikhalis.

Le dernier Dieu

Bien au delà des jours, des Ans multipliés,
Du vertige des Temps dont la fuite est sans trêve,
Voici ce que j'ai vu, dans l'immuable rêve
Qui me hante, depuis les songes oubliés.

J'errais, seul, sur la Terre. Et la Terre était nue.
L'ancien gémissement de ce qui fut vivant,
Le sanglot de la mer et le râle du vent
S'étaient tus à jamais sous l'immobile nue.

Par le Vide sans fin, le globe décharné,
À bout de désespoir, de misère et de force,
Bossuant le granit de sa rugueuse écorce,
S'en allait, oublieux qu'un jour il était né.

Les Iles d'autrefois hérissaient de leurs cimes,
Le gouffre monstrueux des océans taris,
Où s'étaient desséchés la fange et les débris
Des siècles engloutis au fond des vieux abîmes.

Funéraire flambeau d'un sépulcre muet,
Le soleil épuisé, pendu dans le ciel blême,
Baignait lugubrement de sa lueur suprême
L'immense solitude où rien ne remuait.

Et j'errais en esprit, Ombre qui rôde et passe,
Sans regrets, sans désirs, au hasard emporté,
Reste de l'éphémère et vaine humanité
Dont un souffle a vanné la cendre dans l'espace.

Et je vis, au plus haut d'un mont, silencieux,
Impassible, plus froid que la neige éternelle,
Un Spectre qui couvait d'une inerte prunelle
L'univers mort couché sous le désert des cieux.

Majestueux et beau, ce spectre, auguste image
Des Rois olympiens, enfants des siècles d'or,
Se dressait, tel qu'au temps où l'Homme heureux encor
Saluait leurs autels d'un libre et fier hommage.

Mais l'Arc, d'où jaillissaient les désirs créateurs,
Gisait parmi les blocs de neige, avec les Ailes

Qui portaient vos baisers, ô blanches Immortelles,
De la bouche des Dieux aux lèvres des pasteurs !

Mais le front n'avait plus ses roses de lumière,
Mais rien ne battait plus dans le sein adoré
Qui versait sur le monde à son matin sacré
Tes flots brûlants et doux, ô Volupté première !

Et le charme et l'horreur, le souvenir amer
Des pleurs sanglants après les heures de délice,
Tous les enivrements du céleste supplice
Me reprirent au cœur d'une étreinte de fer ;

Et je connus, glacé sur la terre inféconde,
Que c'était là, rigide, endormi sans retour,
Le dernier, le plus cher des Dieux, l'antique Amour,
Par qui tout vit, sans qui tout meurt, l'Homme et le monde.

Les roses d'Ispahan

Les roses d'Ispahan dans leur gaîne de mousse,
Les jasmins de Mossoul, les fleurs de l'oranger
Ont un parfum moins frais, ont une odeur moins douce,
Ô blanche Leïlah ! que ton souffle léger.

Ta lèvre est de corail, et ton rire léger
Sonne mieux que l'eau vive et d'une voix plus douce,
Mieux que le vent joyeux qui berce l'oranger,
Mieux que l'oiseau qui chante au bord du nid de mousse.

Mais la subtile odeur des roses dans leur mousse,
La brise qui se joue autour de l'oranger
Et l'eau vive qui flue avec sa plainte douce
Ont un charme plus sûr que ton amour léger !

Ô Leïlah ! depuis que de leur vol léger
Tous les baisers ont fui de ta lèvre si douce,
Il n'est plus de parfum dans le pâle oranger,
Ni de céleste arôme aux roses dans leur mousse.

L'oiseau, sur le duvet humide et sur la mousse,
Ne chante plus parmi la rose et l'oranger ;
L'eau vive des jardins n'a plus de chanson douce,
L'aube ne dore plus le ciel pur et léger.

Oh ! que ton jeune amour, ce papillon léger,
Revienne vers mon cœur d'une aile prompte et douce,
Et qu'il parfume encor les fleurs de l'oranger,
Les roses d'Ispahan dans leur gaine de mousse !

Les siècles maudits

Hideux siècles de foi, de lèpre et de famine,
Que le reflet sanglant des bûchers illumine !
Siècles de désespoir, de peste et de haut-mal,
Où le Jacque en haillons, plus vil que l'animal,
Geint lamentablement sa pitoyable vie !
Siècles de haine atroce et jamais assouvie,
Où, dans les caveaux sourds des donjons noirs et clos
Qui ne laissent ouïr les cris ni les sanglots,
Le vieux juif, pieds et poings ferrés, et qu'on édente,
Pour mieux suer son or cuit sur la braise ardente !
Siècles de ceux d'Albi scellés vifs dans les murs,
Et des milliers de harts d'où les pendus trop mûrs,
Quand le vent de l'hiver les heurte et les fracasse,
Encombrent les chemins de quartiers de carcasse,
Avec force corbeaux battant de l'aile autour !
Siècles du noble sire aux aguets sur sa tour,
Éperonné, casqué, prêt à sauter en selle
Pour couper au marchand la gorge et l'escarcelle,
Et rendant grâce aux saints si les ballots sont lourds
De brocards d'orient, de soie et de velours !
Siècles des loups-garous hurlant dans les bruyères,
Des incubes menant la ronde des sorcières
Par les anciens charniers où dansent alternés
Les feux blêmes qui sont âmes des morts damnés !
Siècles du goupillon, du froc, de la cagoule,
De l'estrapade et des chevalets, où la Goule
Romaine, ce vampire ivre de sang humain,
L'écume de la rage aux dents, la torche en main,
Soufflant dans toute chair, dans toute âme vivante,
L'angoisse d'être au monde autant que l'épouvante
De la mort, voue au feu stupide de l'enfer
L'holocauste fumant sur son autel de fer !
Dans chacune de vos exécrables minutes,
Ô siècles d'égorgeurs, de lâches et de brutes,
Honte de ce vieux globe et de l'humanité,
Maudits, soyez maudits, et pour l'éternité !

Le Talion

Ai-je dormi ? Quel songe horrible m'a hanté ?
Oh ! Ces spectres, ces morts, un blême rire aux bouches,
Surgis par millions du sol ensanglanté,
Et qui dardaient, dans une ardente fixité,
Leurs prunelles farouches !

Tels, sans doute, autrefois, Y'Hezqel le Voyant,
Le poil tout hérissé du souffle prophétique,
Les vit tourbillonner en se multipliant
Hors du sombre Schéol, dans le val effrayant
Où gît la race antique.

Et ces morts remuaient leurs os chargés de fers,
Et j'entendais, du fond de l'horizon qui gronde,
Pareille au bruit du flux croissant des hautes mers,
Une voix qui parlait au milieu des éclairs
En ébranlant le monde.

Elle disait : — Ô loups affamés et hurlants,
Princes de l'aquilon, ivres du sang des justes !
Dans les siècles j'ai fait mon chemin à pas lents ;
Mais je viens ! Je romprai de mes poings violents
Vos mâchoires robustes.

Le jour de ma colère, ô rois, flamboie enfin :
Voici le fer, le feu, le poison et la corde !
J'étancherai ma soif, j'assouvirai ma faim.
Le torrent de ma rage est déchaîné, le vin
De ma fureur déborde !

Il est trop tard pour la terreur ou le remords,
Car le crime accompli jamais plus ne s'efface,
Car j'arrache les cœurs féroces que je mords,
Car mon peuple a dressé la foule de ses morts
La face vers ma face !

Ô princes ! C'est pourquoi vous ne dormirez point
Au tombeau des aïeux, immobiles et graves,
Sous le suaire où l'or à la pourpre se joint,
Votre couronne au front et votre épée au poing,
Comme dorment les braves.

Non ! L'épais tourbillon des aigles irrités
Mangera votre chair immonde à gorge pleine ;
Vous serez mis en quatre et tout déchiquetés,
Et les chiens traîneront vos lambeaux empestés
Par le mont et la plaine.

Je ferai cela, moi, le talion vivant,
Puisque, ceignant vos reins pour l'exécrable tâche,
Au milieu des sanglots qui roulent dans le vent,
Vous avez égorgé, dès le soleil levant,
Sans merci ni relâche.

Oui ! Puisque vous avez, en un même monceau,
Comme sur un étal public les viandes crues
Du mouton éventré, du bœuf et du pourceau,
Entassé jeune et vieux, femme, enfant au berceau,
Sur le pavé des rues ;

Puisque, de père en fils, ô rois, sinistres fous,
D'un constant parricide épouvantant l'histoire,
Dévorateurs d'un peuple assassiné par vous,
De la goule du nord vous êtes sortis tous
Comme d'un vomitoire !

L'heure sonne, il est temps, et me voici ! Malheur !
Flambe, ô torche ! Bondis, couteau, hors de la gaine !
Taisez-vous, cris d'angoisse et sanglots de douleur !
Ô vengeance sacrée, épanouis ta fleur !
Grince des dents, ô haine !

Qu'ils râlent, engloutis sous leurs palais fumants !
Et vous, ô morts d'hier, et vous, vieilles victimes,
Dans la nuit furieuse, avec des hurlements,
Poursuivez-les parmi les épouvantements
Éternels de leurs crimes !

L'holocauste

C'est l'an de grâce mil six cent dix-neuf, le seize
De juillet, en un vaste et riche diocèse
Primatial. Le ciel est pur et rayonnant.
Bourdons et cloches vont sonnante et bourdonnant.
La ville en fête rit au clair soleil qui dore
Ses pignons, ses hauts toits et son fleuve sonore,
Ses noirs couvents hantés de spectres anxieux,
Ses masures, ses ponts bossus, abrupts et vieux,
Et le massif des tours aux assises obliques
Sous qui hurlaient jadis les hordes catholiques.

Pareil au grondement de l'eau hors de son lit,
Un long murmure, fait de mille bruits, emplît
Berges et carrefours et culs-de-sac et rue ;
Et la foule y tournoie et s'y heurte et s'y rue
Pêle-mêle, les yeux écarquillés, les bras
En l'air : moines blancs, gris ou bruns, barbus ou ras,
Chaux ou déchaux, ayant capes, frocs ou cagoules,
Vieilles femmes grinçant des dents comme des goules,
Cavaliers de sang noble, empanachés, pattus,
Rogues, caracolant sur les pavés pointus,
Dames à jupe roide en carrosses et chaises,
Gras citadins bouffis dans la neige des fraises,
Avec la rouge fleur des bons vins à la peau,
Estafiers et soudards, et le confus troupeau
Des manants et des gueux et des prostituées.

Plein de clameurs, de chants d'église, de huées,
De rires, de jurons obscènes, tout cela
Vient pour voir brûler vif cet homme que voilà.

Debout sur le bûcher, contre un poteau de chêne,
Les poings liés, la gorge et le ventre à la chaîne,
Dans sa gravité sombre et son mépris amer
Il regardait d'en haut cette mouvante mer
De faces, d'yeux dardés, de gestes frénétiques ;
Il écoutait ces cris de haine, ces cantiques
Funèbres d'hommes noirs qui venaient, deux à deux,
Enfiévrés de leur rêve imbécile et hideux,
Maudire et conspuer par delà l'agonie
Et de leurs sales mains souffleter son génie,
Tandis que de leurs yeux sinistres et jaloux

Ils le mangeaient déjà, comme eussent fait des loups.
Et la honte d'être homme aussi lui poignait l'âme.
Soudainement, le bois sec et léger prit flamme,
Une langue écarlate en sortit, et, rampant
Jusqu'au ventre, entoura l'homme, comme un serpent.
Et la peau grésilla, puis se fendit, de même
Qu'un fruit mûr ; et le sang, mêlé de graisse blême,
Jaillit ; et lui, sentant mordre l'horrible feu,
Les cheveux hérissés, cria : — Mon Dieu ! Mon Dieu ! —

Un moine, alors, riant d'une joie effroyable,
Glapit : — Ah ! Chien maudit, bon pour les dents du diable !
Tu crois donc en ce dieu que tu niais hier ?
Va ! Cuis, flambe et recuis dans l'éternel Enfer ! —

Mais l'autre, redressant par-dessus la fumée
Sa dédaigneuse face à demi consumée
Qui de sueur bouillante et rouge ruisselait,
Regarda l'être abject, ignare, lâche et laid,
Et dit, menant à bout son héroïque lutte :
— Ce n'est qu'une façon de parler, vile brute ! —
Et ce fut tout. Le feu le dévora vivant,
Et sa chair et ses os furent vannés au vent.

L'illusion suprême

Quand l'homme approche enfin des sommets où la vie
Va plonger dans votre ombre inerte, ô mornes cieux !
Debout sur la hauteur aveuglément gravie,
Les premiers jours vécus éblouissent ses yeux.

Tandis que la nuit monte et déborde les grèves,
Il revoit, au delà de l'horizon lointain,
Tourbillonner le vol des désirs et des rêves
Dans la rose clarté de son heureux matin.

Monde lugubre, où nul ne voudrait redescendre
Par le même chemin solitaire, âpre et lent,
Vous, stériles soleils, qui n'êtes plus que cendre,
Et vous, ô pleurs muets, tombés d'un coeur sanglant !

Celui qui va goûter le sommeil sans aurore
Dont l'homme ni le Dieu n'ont pu rompre le sceau,
Chair qui va disparaître, âme qui s'évapore,
S'emplit des visions qui hantaient son berceau.

Rien du passé perdu qui soudain ne renaisse :
La montagne natale et les vieux tamarins,
Les chers morts qui l'aimaient au temps de sa jeunesse
Et qui dorment là-bas dans les sables marins.

Sous les lilas géants où vibrent les abeilles,
Voici le vert coteau, la tranquille maison,
Les grappes de letchis et les mangues vermeilles
Et l'oiseau bleu dans le maïs en floraison ;

Aux pentes des pitons, parmi les cannes grêles
Dont la peau d'ambre mûr s'ouvre au jus attiédi,
Le vol vif et strident des roses sauterelles
Qui s'enivrent de la lumière de midi ;

Les cascades, en un brouillard de pierreries,
Versant du haut des rocs leur neige en éventail ;
Et la brise embaumée autour des sucreries,
Et le fourmillement des Hindous au travail ;

Le café rouge, par monceaux, sur l'aire sèche ;
Dans les mortiers massifs le son des calaous ;

Les grands-parents assis sous la varangue fraîche
Et les rires d'enfants à l'ombre des bambous ;

Le ciel vaste où le mont dentelé se profile,
Lorsque ta pourpre, ô soir, le revêt tout entier !
Et le chant triste et doux des Bandes à la file
Qui s'en viennent des hauts et s'en vont au quartier.

Voici les bassins clairs entre les blocs de lave ;
Par les sentiers de la savane, vers l'enclos,
Le beuglement des boeufs bossus de Tamatave
Mêlé dans l'air sonore au murmure des flots,

Et sur la côte, au pied des dunes de Saint-Gilles,
Le long de son corail merveilleux et changeant,
Comme un essaim d'oiseaux les pirogues agiles
Tremplant leur aile aiguë aux écumes d'argent.

Puis, tout s'apaise et dort. La lune se balance,
Perle éclatante, au fond des cieux d'astres emplis ;
La mer soupire et semble accroître le silence
Et berce le reflet des mondes dans ses plis.

Mille aromes légers émanent des feuillages
Où la mouche d'or rôde, étincelle et bruit ;
Et les feux des chasseurs, sur les mornes sauvages,
Jaillissent dans le bleu splendide de la nuit.

Et tu renais aussi, fantôme diaphane,
Qui fis battre son coeur pour la première fois,
Et, fleur cueillie avant que le soleil te fane,
Ne parumas qu'un jour l'ombre calme des bois !

Ô chère Vision, toi qui répands encore,
De la plage lointaine où tu dors à jamais,
Comme un mélancolique et doux reflet d'aurore
Au fond d'un coeur obscur et glacé désormais !

Les ans n'ont pas pesé sur ta grâce immortelle,
La tombe bienheureuse a sauvé ta beauté :
Il te revoit, avec tes yeux divins, et telle
Que tu lui souriais en un monde enchanté !

Mais quand il s'en ira dans le muet mystère
Où tout ce qui vécut demeure enseveli,

Qui saura que ton âme a fleuri sur la terre,
Ô doux rêve, promis à l'infailible oubli ?

Et vous, joyeux soleils des naïves années,
Vous, éclatantes nuits de l'infini béant,
Qui versiez votre gloire aux mers illuminées,
L'esprit qui vous songea vous entraîne au néant.

Ah ! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
Chants de la mer et des forêts, souffles du ciel
Emportant à plein vol l'Espérance insensée,
Qu'est-ce que tout cela, qui n'est pas éternel ?

Soit ! la poussière humaine, en proie au temps rapide,
Ses voluptés, ses pleurs, ses combats, ses remords,
Les Dieux qu'elle a conçus et l'univers stupide
Ne valent pas la paix impassible des morts.

L'orbe d'or

L'orbe d'or du soleil tombé des cieux sans bornes
S'enfonce avec lenteur dans l'immobile mer,
Et pour suprême adieu baigne d'un rose éclair
Le givre qui pétille à la cime des mornes.

En un mélancolique et languissant soupir,
Le vent des hauts, le long des ravins emplis d'ombres,
Agite doucement les tamariniers sombres
Où les oiseaux siffleurs viennent de s'assoupir.

Parmi les caféiers et les cannes mûries,
Les effluves du sol, comme d'un encensoir,
S'exhalent en mêlant dans le souffle du soir
À l'arome des bois l'odeur des sucreries.

Une étoile jaillit du bleu noir de la nuit,
Toute vive, et palpite en sa blancheur de perle ;
Puis la mer des soleils et des mondes déferle
Et flambe sur les flots que sa gloire éblouit.

Et l'âme, qui contemple, et soi-même s'oublie
Dans la splendide paix du silence divin,
Sans regrets ni désirs, sachant que tout est vain,
En un rêve éternel s'abîme ensevelie.

Pantouns Malais

I.

L'éclair vibre sa flèche torse
À l'horizon mouvant des flots.
Sur ta natte de fine écorce
Tu rêves, les yeux demi-clos.

À l'horizon mouvant des flots
La foudre luit sur les écumes.
Tu rêves, les yeux demi-clos,
Dans la case que tu parfumes.

La foudre luit sur les écumes,
L'ombre est en proie au vent hurleur.
Dans la case que tu parfumes
Tu rêves et souris, ma fleur !

L'ombre est en proie au vent hurleur,
Il s'engouffre au fond des ravines.
Tu rêves et souris, ma fleur !
Le cœur plein de chansons divines.

Il s'engouffre au fond des ravines,
Parmi le fracas des torrents.
Le cœur plein de chansons divines,
Monte, nage aux cieux transparents !

Parmi le fracas des torrents
L'arbre éperdu s'agite et plonge.
Monte, nage aux cieux transparents,
Sur l'aile d'un amoureux songe !

L'arbre éperdu s'agite et plonge,
Le roc bondit déraciné.
Sur l'aile d'un amoureux songe
Berce ton cœur illuminé !

Le roc bondit déraciné
Vers la mer ivre de sa force.
Berce ton cœur illuminé !
L'éclair vibre sa flèche torse.

II.

Voici des perles de mascate
Pour ton beau col, ô mon amour !
Un sang frais ruisselle, écarlate,
Sur le pont du blême giaour.

Pour ton beau col, ô mon amour,
Pour ta peau ferme, lisse et brune !
Sur le pont du blême giaour
Des yeux morts regardent la lune.

Pour ta peau ferme, lisse et brune,
J'ai conquis ce trésor charmant.
Des yeux morts regardent la lune
Farouche au fond du firmament.

J'ai conquis ce trésor charmant,
Mais est-il rien que tu n'effaces ?
Farouche au fond du firmament,
La lune reluit sur leurs faces.

Mais est-il rien que tu n'effaces ?
Tes longs yeux sont un double éclair.
La lune reluit sur leurs faces,
L'odeur du sang parfume l'air.

Tes longs yeux sont un double éclair ;
Je t'aime, étoile de ma vie !
L'odeur du sang parfume l'air,
Notre fureur est assouvie.

Je t'aime, étoile de ma vie,
Rayon de l'aube, astre du soir !
Notre fureur est assouvie,
Le Giaour s'enfonce au flot noir.

Rayon de l'aube, astre du soir,
Dans mon cœur ta lumière éclate !
Le Giaour s'enfonce au flot noir !
Voici des perles de mascate.

III.

Sous l'arbre où pend la rouge mangue

Dors, les mains derrière le cou.
Le grand python darde sa langue
Du haut des tiges de bambou.

Dors, les mains derrière le cou,
La mousseline autour des hanches.
Du haut des tiges de bambou
Le soleil filtre en larmes blanches.

La mousseline autour des hanches,
Tu dors l'ombre, et l'embellis.
Le soleil filtre en larmes blanches
Parmi les nids de bengalis.

Tu dors l'ombre, et l'embellis,
Dans l'herbe couleur d'émeraude.
Parmi les nids de bengalis
Un vol de guêpes vibre et rôde.

Dans l'herbe couleur d'émeraude
Qui te voit ne peut t'oublier !
Un vol de guêpes vibre et rôde
Du santal au gérofler.

Qui te voit ne peut t'oublier ;
Il t'aimera jusqu'à la tombe.
Du santal au gérofler
L'épervier poursuit la colombe.

Il t'aimera jusqu'à la tombe !
Ô femme, n'aime qu'une fois !
L'épervier poursuit la colombe ;
Elle rend l'âme au fond des bois.

Ô femme, n'aime qu'une fois !
Le Praho sombre approche et tague.
Elle rend l'âme au fond des bois
Sous l'arbre où pend la rouge mangue.

IV.

Le hinné fleuri teint tes ongles roses,
Tes chevilles d'ambre ont des grelots d'or.
J'entends miauler, dans les nuits moroses,
Le Seigneur rayé, le Roi de Timor.

Tes chevilles d'ambre ont des grelots d'or,
Ta bouche a le goût du miel vert des ruches.
Le seigneur rayé, le roi de Timor,
Le voilà qui rôde et tend ses embûches.

Ta bouche a le goût du miel vert des ruches,
Ton rire joyeux est un chant d'oiseau.
Le voilà qui rôde et tend ses embûches :
C'est l'heure où le daim va boire au cours d'eau.

Ton rire joyeux est un chant d'oiseau,
Tu cours et bondis mieux que les gazelles.
C'est l'heure où le daim va boire au cours d'eau ;
Il a vu jaillir deux jaunes prunelles.

Tu cours et bondis mieux que les gazelles,
Mais ton cœur est traître et ta bouche ment !
Il a vu jaillir deux jaunes prunelles ;
Un frisson de mort l'étreint brusquement.

Mais ton cœur est traître et ta bouche ment !
Ma lame de cuivre à mon poing flamboie.
Un frisson de mort l'étreint brusquement :
Le royal chasseur a saisi sa proie.

Ma lame de cuivre à mon poing flamboie ;
Nul n'aura l'amour qui m'était si cher.
Le royal chasseur a saisi sa proie ;
Dix griffes d'acier lui mordent la chair.

Nul n'aura l'amour qui m'était si cher,
Meurs ! Un long baiser sur tes lèvres closes !
Dix griffes d'acier lui mordent la chair.
Le hinné fleuri teint tes ongles roses !

V.

Ô mornes yeux ! Lèvre pâlie !
J'ai dans l'âme un chagrin amer.
Le vent bombe la voile emplie,
L'écume argente au loin la mer.

J'ai dans l'âme un chagrin amer :
Voici sa belle tête morte !

L'écume argente au loin la mer,
Le Praho rapide m'emporte.

Voici sa belle tête morte !
Je l'ai coupée avec mon kriss.
Le Praho rapide m'emporte
En bondissant comme l'axis.

Je l'ai coupée avec mon kriss ;
Elle saigne au mât qui la berce.
En bondissant comme l'axis
Le Praho plonge ou se renverse.

Elle saigne au mât qui la berce ;
Son dernier râle me poursuit.
Le Praho plonge ou se renverse,
La mer blême asperge la nuit.

Son dernier râle me poursuit.
Est-ce bien toi que j'ai tuée ?
La mer blême asperge la nuit,
L'éclair fend la noire nuée.

Est-ce bien toi que j'ai tuée ?
C'était le destin, je t'aimais !
L'éclair fend la noire nuée,
L'abîme s'ouvre pour jamais.

C'était le destin, je t'aimais !
Que je meure afin que j'oublie !
L'abîme s'ouvre pour jamais.
Ô mornes yeux ! Lèvre pâlie !

Sous l'épais sycomore

Sous l'épais sycomore, ô vierge, où tu sommeilles,
Dans le jardin fleuri, tiède et silencieux,
Pour goûter la saveur de tes lèvres vermeilles
Un papillon d'azur vers toi descend des cieux.

C'est l'heure où le soleil blanchit les vastes cieux
Et fend l'écorce d'or des grenades vermeilles.
Le divin vagabond de l'air silencieux
Se pose sur ta bouche, ô vierge, et tu sommeilles !

Aussi doux que la soie où, rose, tu sommeilles,
Il t'effleure de son baiser silencieux.
Crains le bleu papillon, l'amant des fleurs vermeilles,
Qui boit toute leur âme et s'en retourne aux cieux.

Tu souris ! Un beau rêve est descendu des cieux,
Qui, dans le bercement de ses ailes vermeilles,
Éveillant le désir encor silencieux,
Te fait un paradis de l'ombre où tu sommeilles.

Le papillon Amour, tandis que tu sommeilles,
Tout brûlant de l'ardeur du jour silencieux,
Va t'éblouir, hélas ! de visions vermeilles
Qui s'évanouiront dans le désert des cieux.

Éveille, éveille-toi ! L'ardent éclat des cieux
Flétrirait moins ta joue aux nuances vermeilles
Que le désir ton cœur chaste et silencieux
Sous l'épais sycomore, ô vierge, où tu sommeilles !

Villanelle

Une nuit noire, par un calme, sous l'Équateur.

Le Temps, l'Étendue et le Nombre
Sont tombés du noir firmament
Dans la mer immobile et sombre.

Suaire de silence et d'ombre,
La nuit efface absolument
Le Temps, l'Étendue et le Nombre.

Tel qu'un lourd et muet décombe,
L'Esprit plonge au vide dormant,
Dans la mer immobile et sombre.

En lui-même, avec lui, tout sombre,
Souvenir, rêve, sentiment,
Le Temps, l'Étendue et le Nombre,
Dans la mer immobile et sombre.

L'Aboma

Du pied des sommets bleus, là-bas, dans le ciel clair,
Épandu sur les lacs, les forêts et les plaines,
Le vaste fleuve, enflé de cent rivières pleines,
S'en va vers l'orient du monde et vers la mer.

L'or fluide du jour jaillit en gerbes vives,
Monte, s'épanouit, retombe, et, ruisselant
Comme un rose incendie au fleuve étincelant,
Semble le dilater au-dessus de ses rives.

Sous les palétuviers visqueux, aux longs arceaux,
Dans l'enchevêtrement aigu des herbes grasses,
Tourbillonne l'essaim des moustiques voraces
Et des mouches dont l'aile égratigne les eaux.

L'ara vêtu de pourpre éveille les reptiles,
Crotales et corails, agacés de ses cris,
Et qui bercent le nid grêle des colibris
Par l'ondulation de leurs fuites subtiles.

Au loin, à l'horizon des pacages herbeux,
Où la brume en flocons transparents s'évapore,
Passent, aiguillonnés des flèches de l'aurore,
Des troupes d'étalons sauvages et de boeufs.

Ils courent, les uns fiers et joyeux, l'oeil farouche,
Crins hérissés, la queue au vent, et par milliers
Martelant bonds sur bonds les déserts familiers,
Et ceux-ci, muflent en terre et la bave à la bouche.

Les caïmans, le long des berges embusqués,
Guettent, en soulevant du dos la vase noire,
Le jaguar qui descend au fleuve pour y boire
Et qui hume dans l'air leurs effluves musqués.

Mais sur l'îlot moussu que la rosée imbibe,
Par les vagues rumeurs troublé dans son sommeil,
Se déroule, haussant sa spirale au soleil,
Le vieux roi des pythons, l'Aboma caraïbe.

La mâle torsion de ses muscles d'acier

Soutient le col superbe et la tête squameuse ;
Sa queue en longs frissons fouette l'onde écumeuse ;
Il se dresse du haut de son orgueil princier.

Armuré de topaze et casqué d'émeraude,
Comme une idole antique immobile en ses noeuds,
Tel, baigné de lumière, il rêve, dédaigneux
Et splendide, et dardant sa prunelle qui rôde.

Puis, quand l'ardeur céleste enveloppe à la fois
Les nappes d'eau torride et la terre enflammée,
Il plonge, et va chercher sa proie accoutumée,
Le taureau, le jaguar, ou l'homme, au fond des bois.

L'incantation du loup

Les lourds rameaux neigeux du mélèze et de l'aune.
Un grand silence. Un ciel étincelant d'hiver.
Le Roi du Hartz, assis sur ses jarrets de fer,
Regarde resplendir la lune large et jaune.

Les gorges, les vallons, les forêts et les rocs
Dorment inertement sous leur blême suaie,
Et la face terrestre est comme un ossuaire
Immense, cave ou plat, ou bossué par blocs.

Tandis qu'éblouissant les horizons funèbres,
La lune, oeil d'or glacé, luit dans le morne azur,
L'angoisse du vieux Loup étreint son coeur obscur,
Un âpre frisson court le long de ses vertèbres.

Sa louve blanche, aux yeux flambants, et les petits
Qu'elle abritait, la nuit, des poils chauds de son ventre,
Gisent, morts, égorgés par l'homme, au fond de l'ancre.
Ceux, de tous les vivants, qu'il aimait, sont partis.

Il est seul désormais sur la neige livide.
La faim, la soif, l'affût patient dans les bois,
Le doux agneau qui bêle ou le cerf aux abois,
Que lui fait tout cela, puisque le monde est vide ?

Lui, le chef du haut Hartz, tous l'ont trahi, le Nain
Et le Géant, le Bouc, l'Orfraie et la Sorcière,
Accroupis près du feu de tourbe et de bruyère
Où l'eau sinistre bout dans le chaudron d'airain.

Sa langue fume et pend de la gueule profonde.
Sans lécher le sang noir qui s'égoutte du flanc,
Il érige sa tête aiguë en grommelant,
Et la haine, dans ses entrailles, brûle et gronde.

L'Homme, le massacreur antique des aïeux,
De ses enfants et de la royale femelle
Qui leur versait le lait ardent de sa mamelle,
Hante immuablement son rêve furieux.

Une braise rougit sa prunelle énergique ;

Et, redressant ses poils roides comme des clous,
Il évoque, en hurlant, l'âme des anciens loups
Qui dorment dans la lune éclatante et magique.

Sommaire

Sommaire	p. 3
L'auteur	p. 4
À un poète mort	p. 5
Dans le ciel clair	p. 6
Épiphanie	p. 7
La chasse de l'aigle	p. 8
La lampe du ciel	p. 10
L'apothéose de Mouça-al-Kébyr	p. 11
La résurrection d'Adonis	p. 20
L'astre rouge	p. 21
La tête de Kenwarc'h	p. 22
Le chapelet des Mavromikhalis	p. 23
Le dernier Dieu	p. 25
Les roses d'Ispahan	p. 27
Les siècles maudits	p. 28
Le Talion	p. 29
L'holocauste	p. 31
L'illusion suprême	p. 33
L'orbe d'or	p. 36
Pantouns Malais	p. 37
Sous l'épais sycomore	p. 42
Villanelle	p. 43
L'Aboma	p. 44
L'incantation du loup	p. 46